

Petit éloge de l'amitié

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne et romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Mise en page : Flora Monnin
Couverture : Juliane Goustard
© Éditions Les Pérégrines, 2026
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Léa Wiazemsky

Petit éloge de l'amitié



Éditions Les Pérégrines

De la même autrice

Jusqu'à toi, Les Presses de la cité, 2026

Petit éloge des cafés, Les Pérégrines, 2024

À 20 heures sur le quai, Michel Lafon, 2021

Comme si tout recommençait, Michel Lafon, 2019 ;
Pocket, 2021

Le Bruit du silence, Michel Lafon, 2017 ; Pocket, 2018

Le Vieux qui déjeunait seul, Michel Lafon, 2015 ;
Pocket, 2017

Pour Ève

Je voudrais sans les nommer vous parler d'elles...

Elles est un prénom de femme composé de trois lettres et un nom féminin qui en comporte six.

Elle est sans doute le socle de ma vie. Ce qui me tient debout, me rend confiante et jamais seule.

Elle m'a donné le goût de vivre et de sourire lorsque tout semblait trop noir, trop lourd, trop inextricable. Elle a été la main qui a retenu la furieuse envie de commettre l'irréparable.

Elles sont toutes les deux ce phare auquel je me raccroche. D'elles, je tire mes plus beaux souvenirs et mes fous-rires les plus éclatants.

De l'une est née l'autre. De l'autre est née l'une.

L'une en a fait naître plus tard des dizaines d'autres.

Elles ont poussé ma porte, toutes deux, unies pour la vie, lorsque j'avais trois ans et que je poussais celle de l'école.

Voilà pourquoi, ici, je voudrais leur rendre hommage.

Parler de l'une, c'est pour moi parler de l'autre.

Ces six lettres si douces à prononcer ; j'écrirais ton nom : amitié...

« L'homme entièrement seul est celui qui n'a pas d'ami », disait Francis Bacon. Heureusement pour l'humanité, cela est peu commun. Tiendrait-elle encore debout s'il en était autrement ?

Pour nous, êtres sociaux ayant un besoin primitif d'interaction, l'amitié est indispensable à notre santé physique et mentale. Elle contribue à nourrir notre cerveau social en libérant de l'ocytocine, qui est reconnue pour être l'hormone du plaisir et du bonheur, mais aussi de l'attachement. L'origine du mot « ami » ne vient-elle pas du latin *amicus*, dérivé de *amare*, c'est-à-dire aimer ? L'amitié est donc essentielle dans la construction de soi. Elle devrait s'inscrire aux frontons de nos mairies : Liberté, Égalité, Fraternité et Amitié.

Souvent, elle tient lieu de famille, celle qu'on s'est choisie. « Le sort fait les parents, le choix fait les amis », écrivait le poète Jacques Delille (1738-1813). Je suis persuadée que nous avons tous un ou des amis sans qui notre existence serait bien terne – pour ne pas dire sans intérêt. J'ai le sentiment que, à l'ami, nous donnons le meilleur de nous-mêmes et qu'il est celui qui accepte nos pires défauts. Il est celui qui nous voit tel que nous

sommes vraiment, sans artifice, sans fioriture. Aimer un ami, c'est aimer aussi ce qu'il nous apporte. Il nous permet ainsi de nous dépasser et, pourquoi pas, de faire de nous des êtres meilleurs. Le choix d'un ami raconte qui nous sommes et qui nous deviendrons. Un proverbe africain dit que l'ami est le miroir de l'âme. Une vraie amitié peut demander une honnêteté courageuse. Celui qui ne dit pas la vérité n'est pas un ami, mais un flatteur, ou un intéressé.

De l'ami d'enfance à ceux que nous rencontrons tout au long du chemin, du meilleur ami à la bande de copains, de celui qui ne restera qu'un été à celui avec qui l'on finira peut-être par se déchirer, à celui qui nous trahira, puis avec qui l'on se réconciliera, l'ami est le compagnon d'une vie, qui nous façonne. Il est là pour les joies autant que pour les peines. Il est celui qui rassure et celui qui confronte. On n'est jamais seul lorsqu'on a un ami à qui parler ou à serrer dans ses bras. Savoir se faire des amis est une chose, les garder en est une autre bien plus délicate. Cela peut demander de se mettre un peu de côté, de faire des efforts, des compromis. L'Amitié avec un grand A, voilà selon moi l'amour véritable.

Cependant, « rien n'est plus commun que le nom, rien n'est plus rare que la chose », nous disait notre cher Lafontaine. Il me semble qu'il n'a pas complètement

tort... Surtout à notre époque où les réseaux sociaux ont quelque peu galvaudé cette notion d'ami, lui enlevant certaines de ses lettres de noblesse.

Il est regrettable que le verbe *amitier* n'existe pas comme le verbe aimer. Peut-être est-ce parce que, contrairement à l'amour, l'amitié n'a pas besoin de se dire. Elle se vit. On ne se déclare pas amis, ou rarement, on est amis. Il est possible de se dire amoureux de quelqu'un sans que cela soit réciproque, mais il est impossible de se dire ami d'une personne si elle ne le veut pas.

Pour ma part, l'amitié est ce que j'ai de plus précieux dans ma vie. Elle porte mon monde. Elle m'a façonnée. Je ne saurais marcher sans elle. Pourtant, il est arrivé qu'elle me fasse terriblement mal ou qu'elle me déçoive. Pire, qu'elle me trahisse. Les chagrins d'amitié peuvent être quelquefois bien plus douloureux que les chagrins d'amour. Et ces deuils-là restent souvent une blessure béante.

Mais pour l'heure, je voudrais vous parler de ces trois petites lettres qui ont une place immense dans ma vie, pour ne pas dire la première. C'est elle qui m'a inspiré ce livre.

Les mots si connus de Montaigne à propos d'Étienne de La Boétie ont ici tout leur sens... « Si on

me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : parce que c'était [elle], parce que c'était moi [...] Nous nous cherchions avant de nous être vu[e]s [...] prononcer nos noms c'était déjà nous embrasser. »

Voilà quarante-trois ans que j'aime tant prononcer le sien... Ève.

La femme de ma vie

*L'amitié a été la richesse de ma vie, de toute ma vie,
depuis mon enfance jusqu'à l'âge où je suis aujourd'hui.*

Joseph Kessel

« La femme de ma vie », c'est ainsi que je la présente à ceux qui ne la connaissent pas – mais qui me connaît sait qui elle est.

Le 15 septembre 1983, la petite école maternelle de la rue Saint-André des Arts ouvre ses portes à vingt-quatre gamins, lesquels découvrent pour la première fois ce nouvel espace qui va être leur nid durant trois années, où ils vont apprendre à vivre en société et découvrir l'amitié. Annie, leur maîtresse, a le visage doux et rassurant. Son sourire les invite à entrer dans la classe. Ses cheveux châains, tout courts et bouclés, me rappellent un peu ceux de ma sœur. Elle porte une

robe bleue qui tire vers le violet ; ces couleurs lui colleront à la peau jusqu'à l'été suivant.

Parmi ces enfants, deux petites filles. Elles ont trois lettres chacune dans leur prénom, ce qui en donne six, comme le titre de ce Petit éloge. L'une est brune et son regard est sage, l'autre est blonde et a un air polisson. Elles ne se ressemblent pas, mais s'assemblent. Elles ne le savent pas encore, mais ce jour voit la naissance d'une amitié indéfectible, solaire, joyeuse, bienveillante et j'en passe. Entre elles, il n'y aura ni disputes (véridique), ni trahisons, ni cet éloignement qui touche si souvent les amis d'enfance au moment d'entrer dans l'âge adulte.

Au cours de cette année, je ne sais plus exactement à quel moment, j'ai voulu être son amie. En revanche, je me souviens très nettement de l'avoir choisie et d'avoir tout mis en œuvre pour qu'elle m'accepte.

Aujourd'hui, dès que je pense à elle petite, la chanson d'Alain Barrière me trotte dans la tête : « Elle était si jolie / Que je n'osais l'aimer ». Avec ses robes à smocks qui lui donnaient l'air d'une poupée et ses petits gilets en laine tricotés par des grands-mères espagnoles – il y en avait de toutes les couleurs, un vrai arc-en-ciel –, elle était toujours la mieux habillée et la mieux coiffée. Je voulais sans cesse l'embrasser sur la joue. Mais sa timidité me rendait sage. M'obligeait,

moi l'enfant terrible, à me poser, à écouter. Lorsque je commettais quelque chose qui ne lui plaisait pas, son regard noir, ombragé de ses cils immenses et de ses épais sourcils, me tenait en respect. Elle avait un port de reine. J'avais l'air d'une sauvageonne.

Le premier souvenir distinct que j'ai d'elle date du jour de mes quatre ans. Il me suffit de fermer les yeux pour la revoir. Une petite fête était organisée à la maison, et elle était arrivée en avance. Je faisais encore la sieste. Une sieste d'autant plus difficile que c'était la première sans tétine. Quand j'ai ouvert les yeux, elle était là, à mon chevet, tel un soleil. La bonté de son sourire, la confiance que j'y ai lue, sont les mêmes depuis toutes ces années, auxquelles je me raccroche. Me suis-je dit à cet instant que c'était pour la vie ? Sans doute que non, car je me souviens très bien du jour où cette pensée et cette promesse ont éclaté dans mon cœur – j'y reviendrai un peu plus tard. Son cadeau, que j'ai gardé longtemps avant de le perdre, et que j'aurais tant aimé transmettre à ses enfants puis aux miens, était une horloge en bois dont on pouvait tourner les aiguilles pour apprendre à lire l'heure.

Les trois années de maternelle ont filé comme le vent. Nous étions toujours ensemble, ou plus précisément j'étais toujours près d'elle. Ève était déjà profondément

indépendante, droite dans ses bottes et incorruptible. Les meilleurs bonbons n'auraient su l'attendrir si elle ne l'avait pas voulu. Ève n'avait besoin de personne; son monde d'enfant était déjà bien rempli entre sa petite sœur qu'elle protégeait telle une louve et sa bande immense de cousines. Avait-elle besoin d'ami? Elle n'avait, en tout cas, pas besoin d'une petite emmerdeuse. Mais moi, j'avais chevillé au corps ce désir qu'elle m'accepte dans son monde et me fasse une place, aussi minime soit-elle. J'avais d'autres copines bien sûr, comme Candice ou Camille, avec qui j'aimais jouer, mais c'est d'Ève que je voulais être aimée. J'y suis parvenue. Et il y eut le premier arrachement.

Claire Boucleau, notre maîtresse pendant deux ans, était fabuleuse. J'entends encore son rire de fumeuse qui nous donnait envie de chanter et de faire des bêtises. Elle avait l'air d'une sorcière, mais d'une sorcière « blanche », pleine d'amour et d'humour. Ève et moi étions ses préférées. Sans doute avait-elle compris, avant nous, ce lien qui se tissait. Pourtant un jour, sans le vouloir, elle a fini par nous trahir... Claire avait décrété et convaincu mes parents que j'avais une « nature particulière » et qu'il me fallait une école qui me permette de m'épanouir. On m'arracha à mon amie, et je me retrouvai au CP à l'École alsacienne. J'ai tout détesté de ce lieu qui n'avait rien

d'épanouissant et était déjà cette Mecque de l'entre-soi qu'on lui reproche aujourd'hui. J'y ai découvert pour la première fois la méchanceté des enfants. Et la bêtise de certains adultes. Très vite, je devins le jouet de deux petites pestes qui régulièrement me faisaient croire qu'elles étaient mes amies, pour l'instant d'après (une fois mes bonbons donnés) me rejeter en riant et chantant (j'entends encore leurs voix dans ma tête quarante ans plus tard): « On lui dit? On est plus ta copineeee. »

Dans la cour de récréation qui me procurait une sensation de vertige tant elle était grande par rapport à celle de la rue Saint-André, j'étais affreusement seule et triste. Je ne me souviens plus si j'ai revu Ève pendant cette longue année. Sans doute nous croisions-nous dans notre quartier. Lurdes, ma merveilleuse nounou qui s'occupait de moi depuis que j'avais un an, fut la première à se rendre compte combien j'étais malheureuse dans cet établissement et à en parler à mes parents. En juin, je ne savais toujours pas lire ni écrire. De là ce retard scolaire que je n'ai jamais su rattraper et ma détestation de l'école. Je suis convaincue que c'est de cette expérience qu'est morte la petite fille joyeuse, légère et solaire que j'étais.

En septembre, je fus rapatriée dans l'école élémentaire de mon quartier où je retrouvai mes

camarades de maternelle. Et surtout ma Merveilleuse. Mais une année avait passé, et dans le monde des enfants, cela représente dix ans. Je n'ai pas été accueillie par les autres, sauf par Ève, mais il me semblait qu'elle était devenue plus sauvage, moins encline à jouer. Elle avait grandi plus vite que moi et avait relégué ses jolies robes et ses petits gilets au placard. Elle ne portait plus que des pantalons, des queues de cheval et s'était mise à l'équitation. Elle était toujours aussi douce à mon égard, mais plus distante, ce qui, Dieu merci, n'allait pas durer.

Pendant cette année de CE1 où un maître fabuleux a passé un temps fou à m'apprendre à lire et écrire, je me rapprochais d'une petite fille pas tout à fait comme les autres : Alice. Elle aussi était seule et rejetée pour sa différence. À travers elle, je découvris le harcèlement. Mais à l'époque, ce mot n'existait pas. Ève et moi la défendions comme nous pouvions. Nous étions ses seules amies. Mais c'est à moi qu'elle s'est le plus « collée » et, de ce fait, j'ai été à mon tour victime de moqueries. Vers la fin de l'année, lâchement, minablement, je m'éloignai d'elle. Je m'en veux encore aujourd'hui, mais je n'ai pas su faire autrement.

À la rentrée suivante, elle nous quitta pour aller dans une école spécialisée, et ce fut au tour d'Ève de me protéger. Un garçon, qui m'avait déjà maltraitée

en maternelle, me poursuivait de sa méchanceté en m'envoyant dès qu'il le pouvait des ballons au visage et, surtout, en tenant des propos injurieux sur ma mère – l'affaire de *La Bicyclette bleue* venait de commencer... (« Ta mère est une pute, ta mère est une copieuse, ta mère est une pornographe », etc.) Je n'ai jamais rien dit à mes parents. Ève, dès qu'elle le voyait s'approcher, m'entraînait ailleurs.

Puis arriva le jour où je sus que, elle et moi, c'était à la vie à la mort.

En CM1, nous partons en classe de nature pendant quinze jours, autrement dit une éternité ! Et surtout une angoisse terrible pour la petite fille que j'étais qui faisait régulièrement pipi au lit... Je partage alors la chambre avec deux autres gamines et, dès le deuxième jour, cela se passe très mal. En remarquant mon air triste, Elyane, notre maîtresse, me fait parler et me change de chambre pour me mettre avec Ève et Karen. Quel bonheur, quel soulagement ! Mais la nuit même, mon pire cauchemar se produit. Ève est réveillée par mes sanglots. Il n'y avait déjà pas besoin de mots entre nous ; elle avait compris. Je revois la scène avec une netteté qui me surprend toujours : elle me fait me lever, rassemble mes draps souillés et sur la pointe des pieds sort dans le long couloir, faiblement éclairée par une petite veilleuse, pour se diriger